

Une polémique

Sous le titre « La tyrannie des mathématiques » et dans le « Courrier des Lecteurs », Le Figaro, du 22 juin 1955 a publié l'article suivant :

A l'heure où l'on se préoccupe, à juste titre, de l'orientation scolaire et de la réforme des examens de fin d'études, il serait opportun de s'occuper également de l'orientation de l'enseignement et de demander si les programmes, dans leurs grandes lignes, restent adaptés aux nécessités actuelles.

Le but de l'enseignement est de former des hommes et de donner aux jeunes une somme de connaissances qui leur permette de se faire une place au soleil. Il faut donc que cet enseignement soit en harmonie avec l'état actuel des activités humaines et si l'enseignement primaire ne semble pas devoir comporter beaucoup de modifications, il n'en est peut-être pas de même du secondaire.

L'Université est une vieille dame et, par essence, conservatrice, réticente aux réformes, et, parfois, imbue de préjugés. Pendant longtemps et de nos jours encore son enseignement s'est divisé en deux branches : les lettres et les sciences, les lettres étant le domaine du latin et les mathématiques celui des sciences. Peu à peu on fit une petite place aux langues étrangères et les mathématiques accueillirent avec condescendance des sciences mineures comme la physique, la chimie et ce qu'on est convenu d'appeler les sciences naturelles.

Mais le monde a évolué. C'est de la chimie, des sciences naturelles aussi qu'il tire les ressources nécessaires à ses besoins croissants. Cependant, l'enseignement de ces sciences dans les classes secondaires est resté rudimentaire. La raison en est bien simple, on la trouve dans la préséance des mathématiques sur toutes les disciplines scientifiques. A telle enseigne que pour exercer le professorat de sciences naturelles en passant par l'Ecole Normale Supérieure, il faut présenter un baccalauréat de mathématiques (*sic*). Le bacca-

lauréat sciences expérimentales, qui correspond aux besoins du professorat envisagé, n'est pas admis, il faut être mathématicien d'abord.

Il en est de même pour toutes les études scientifiques. Si la mathématique a toléré qu'on leur fit une place, une toute petite place dans l'enseignement secondaire, elle intervient au seuil des études supérieures pour dire : halte-là ! On ne peut aller plus loin sans un laissez-passer de mathématiques.

Le plus singulier est que le public, même éclairé, nourri dans ce dogme que la mathématique est la science pure, la clef de toutes les sciences, le bon public admet la chose et s'incline respectueusement. J'entends encore un de mes amis, proviseur d'un lycée, me dire : J'aurais voulu faire de mon fils un chimiste... Hélas ! il ne mord pas aux mathématiques, c'est regrettable, car je crois à l'immense avenir de la chimie et des industries qui s'en servent.

Avant d'aller plus loin, je veux bien préciser que mon dessein n'est pas de dénigrer les mathématiques et nier leur importance là où leur application est nécessaire et justifiée, mais protester contre le barrage qu'elles imposent à des jeunes gens parfaitement doués pour d'autres sciences dans lesquelles leur rôle est très limité.

Qu'on le veuille ou non, la science est avant tout expérimentale et la découverte est rarement le fruit du calcul.

Une objection dogmatique ne manquera pas d'être faite : l'étude des mathématiques est nécessaire à la formation de l'esprit, nécessaire à la culture. A cette affirmation gratuite on peut répondre qu'il n'en est rien et que le contraire serait même admissible. En effet, le mathématicien peut raisonner juste sur des bases fausses et c'est là une des plus funestes erreurs de l'esprit humain.



Je ne voudrais pas être accusé de formuler moi-même les affirmations gratuites que je reproche à d'autres et je viens d'écrire que la découverte est rarement le fruit du calcul. Il faudrait, pour le démontrer, faire l'inventaire de toutes les découvertes qui ont profondément modifié en l'améliorant la condition humaine. Un livre de Pierre ROUSSEAU (*L'Energie*), qui n'est pas écrit pour justifier cette thèse, en fait néanmoins l'éclatante démonstration. Si l'on considère que l'amélioration de la condition humaine est due pour une grande part à la domestication des énergies naturelles pour remplacer le travail des bras, on constate que les grandes découvertes ont été l'utilisation de la vapeur et de l'électricité.

A l'origine de la machine à vapeur on trouve le légendaire DENIS PAPIN, qui était un médecin de Blois, et à la réalisation de la machine (à quoi DENIS PAPIN n'avait pas pensé) un forgeron du nom de NEWCOMEN et un artisan nommé JAMES WATT.

Quant à la machine électrique (motrice ou génératrice), elle est due à un ouvrier menuisier spécialisé dans les rampes d'escalier, j'ai nommé ZÉNOBE GRAMME. Peut-être GRAMME était-il un esprit mathématique, direz-vous, M. Pierre ROUSSEAU va vous renseigner :

GRAMME n'était pas, à coup sûr, bien calé. Autodidacte, il possédait cette érudition bric-à-brac que l'on acquiert en bouquinant. Il est certain que la théorie ne l'avait guidé en rien lorsque, en 1869, il eut l'idée de faire tourner entre les branches d'un aimant un tore entouré de fil... Quand les électriciens eurent connaissance des tentatives de GRAMME ils n'eurent pas assez de sarcasmes pour cet ancien menuisier, les physiciens, de leur côté, écrasèrent le malheureux sous le poids de leurs objections péremptoires.

Cependant, le génial bricoleur vint à bout de sa magnéto et, deux ans plus tard, il remplaça l'aimant par un électro-aimant et réalisa la dynamo.

P. ROUSSEAU qualifie ces inventeurs de « bricoleurs de génie ». Ce sont aussi des chercheurs intelligents dont la finesse d'esprit a suppléé à la déficience d'une éducation scientifique qu'ils n'ont pas eue. Il ne faut pas en conclure qu'une éducation scientifique les eût détournés de leur voie, bien au contraire ; mais il est hors de doute que si GRAMME avait tenté de réaliser le moteur électrique en partant de données mathématiques, il eût, comme tous les savants de son temps, y compris AMPÈRE, échoué dans son entreprise, car les mathématiques en démontraient l'impossibilité.

N'est-il pas regrettable que, dans une ère scientifique comme la nôtre, l'invention, la découverte énorme reste le privilège des autodidactes ou des observateurs ? Il n'y a qu'une explication, c'est que la masse des scientifiques instruits sont paralysés dans leur génie par l'éducation mathématique.

Les grandes améliorations récentes de la condition humaine sont celles qui touchent sa santé et son bien-être.

Considérons d'abord sa santé. La longévité accrue de l'homme relève des efforts de la médecine et il est difficile de rattacher aux mathématiques, les travaux de Claude BERNARD, de PASTEUR.

Le biologiste FLEMING a découvert la pénicilline en omettant de jeter aux ordures une culture polluée et en cherchant à connaître les raisons de sa pollution.

En dehors de ces thérapeutiques, la chimiothérapie nous apporte mille moyens de cure ou de soulagement, l'anesthésie, la sédation et le traitement de nombreuses affections organiques. (Je vois ici les apôtres des « math » dresser l'oreille au mot « chimie », science qu'ils pensent bien s'annexer).

Je dois ici m'excuser auprès de la majorité de mes concitoyens, laquelle considère encore la chimie comme intimement liée aux mathématiques. Leur excuse est que, n'étant pas chimistes, ils ont eu l'occasion de voir, de contempler peut-être, d'imposantes formules de chimie dont la lecture peut s'apparenter (avec beaucoup de bonne volonté), aux équations algébriques.

Pour ne pas entrer dans des détails techniques, je dirai que l'équation algébrique est un mode de calcul et que la formule chimique est le portrait d'un corps.

J'ai un jour hasardé dans un article publié en janvier 1955 par le journal *La Voix des Parents* que les besoins ordinaires de la chimie ne dépassaient guère la règle de trois. Cela m'a valu des protestations indignées non de chimistes, mais de professeurs dont l'opinion a été jugée plus valable que celle d'un chimiste industriel vieilli dans le métier. La cocasserie des raisons invoquées contre mon assertion m'a largement dédommagé. Je reviendrai, s'il y a lieu, sur ce sujet technique, mais voici un cas concret : l'essor de la chimie des dérivés du pétrole.

Chacun sait aujourd'hui que l'industrie des dérivés du pétrole est celle des matières plastiques et des détergents. Or, les détergents ont remplacé le savon dans la proportion de 50 %. Quant aux matières plastiques, elles envahissent de jour en jour davantage notre vie quotidienne, depuis la brosse à dents jusqu'à l'automobile.

Or, s'il m'est permis d'employer à l'égard de cette industrie chimique une expression que je ne considère pas comme irrespectueuse, je dirai que, souvent, elle relève beaucoup plus de la cuisine que des mathématiques.

A l'éloge de la cuisine, je dirai qu'elle est une science d'observation et j'étends cet éloge à la chimie des dérivés du pétrole. Celle-ci repose entièrement sur la polymérisation des carbures naturels, laquelle s'obtient par catalyse. Or, l'action des catalyseurs ne se calcule pas, elle s'observe et se constate. Cette action est comparable à celle des ferments ou des hormones dont une quantité minime provoque des effets considérables. C'est par la variation des conditions expérimentales, conditions de pression, de température et de durée que l'on obtient des corps différents.

Le métier de chimiste consiste alors à introduire dans le Grignard (qui est une marmite autoclave), de nouveaux corps susceptibles de procurer des qualités nouvelles d'élasticité, de résistance, d'incombustibilité, etc... Alors intervient l'arithmétique pour déterminer les proportions utiles. C'est tout et c'est bien regrettable, car si les mathématiques transcendantes pouvaient nous aider à prévoir des corps aux propriétés inédites bien des problèmes seraient résolus.

Mon grand-père qui, lorsque j'avais cinq ans (comme le temps passe !), m'initiait aux vertus de l'accusatif et de l'ablatif, tentait de m'encourager en me disant : « Le latin suffit à tout. »

Je ne crois pas qu'un homme sensé professe encore cette opinion. Hélas, il en propose une autre : la mathématique est indispensable à toute science. C'est beaucoup plus grave que plus facilement accepté.

P. GUINEPIED.

L'article précédent a entraîné de nombreuses réactions. Le Figaro du 28 juin 1955 signalait la satisfaction de « ceux qui, depuis leur âge scolaire, avaient gardé une solide rancune à l'égard de cette discipline austère ». (On comprend que cela désigne les mathématiques...). Il publiait aussi les deux lettres suivantes :

1. Le petit inventeur isolé est un mythe

J'ai lu avec étonnement dans votre rubrique « Les lecteurs ont la parole » une diatribe contre l'obligation d'une certaine instruction en *mathématiques* pour les étudiants en sciences naturelles. Etant chimiste aussi bien que mathématicien et ayant une expérience

de près de trente ans dans l'industrie chimique, je dois protester contre les assertions mal fondées de l'auteur de la lettre.

L'étude de la chimie et de la physique moderne exige un minimum de connaissances mathématiques, pour comprendre. Les découvertes ne sont plus du tout du domaine de l'autodidacte ou de l'observateur inspiré. Les exemples des antibiotiques, des hormones, des agents détersifs prouvent le contraire de ce que l'auteur prétend.

Le célèbre petit inventeur isolé est un mythe : je défie n'importe qui de citer une invention vraiment importante aux concours « Lépine » des dernières années.

D'autre part, j'estime que la logique mathématique, cartésienne (à ne pas confondre avec le coupage de cheveux en quatre par bon nombre de philosophes) est une excellente base pour le développement de la pensée. Les connaissances mathématiques indispensables pour l'étude de la chimie sont accessibles à tout élève moyen, s'il veut se donner le mal à cet effet, mais, s'il veut en savoir davantage, cela ne peut que lui être utile dans son métier de chimiste. Ainsi, je peux vous dire par expérience que certaines études plus avancées de statistique et de calcul des probabilités m'ont rendu de très grands services dans l'appréciation de résultats d'essais chimiques.

LÉO SOEP.

2. L'empirisme n'a plus cours dans la recherche chimique

Le jour même où l'un des sujets de dissertation philosophique au baccalauréat est : « Pourquoi les mathématiques jouent-elles un rôle dans les autres sciences ? », *Le Figaro* publie, sous le titre : « La tyrannie des mathématiques », une longue lettre d'un lecteur, M. GUINEPIED. Celui-ci se plaint de ce que l'on exige une solide culture mathématique des futurs ingénieurs chimistes. Il semble surpris qu'un article analogue paru dans la *Voix des Parents* ait soulevé de nombreuses critiques dans les milieux universitaires.

La lettre de M. GUINEPIED pouvant donner des idées fausses aux jeunes en quête d'orientation et à leurs parents, je crois devoir exprimer une opinion qui est celle des professeurs de sciences physiques enseignant dans les classes préparatoires aux grandes Ecoles scientifiques. *Tous regrettent* que, contrairement à l'étranger, la France maintienne une prédominance mathématique excessive dans la formation des futurs ingénieurs.

Le technicien doit, avant tout, conserver le sens du concret et ne pas raisonner dans l'abstrait et en fonction de conditions idéales. L'ingénieur a plus besoin d'un « outil mathématique » pratique que d'une recherche poussée de la rigueur des démonstrations ; il est conduit à des approximations qui peuvent paraître choquantes à un esprit purement mathématique. Il est souhaitable que la réforme des programmes en tienne compte.

En revanche, il est abusif de soutenir que la règle de trois suffit au chimiste et que la chimie est restée une « cuisine ». Sans doute est-ce vrai au stade « fabrication industrielle » : on y applique des procédés préalablement mis au point au laboratoire ; il en est de même pour les contrôles de fabrication où il suffit de peu de connaissance pour répéter constamment les mêmes dosages.

M. GUINEPIED semble faire une fâcheuse confusion entre « don d'observation, intuition, expérimentation méthodique » et « empirisme ». L'empirisme pur n'a plus cours dans la recherche chimique. Le temps est révolu où l'on mélangeait des corps et où on les chauffait pour « voir ce que cela donne ».

La création d'antibiotiques, de plastiques, de détergents de synthèse ne se fait pas au hasard. Elle suppose de longues études structurales qui mettent en évidence le lien existant entre la présence de certains groupements d'atomes et les propriétés, tant physiques que biologiques, des corps. Les recherches de structure (fondées sur l'étude des propriétés électriques, magnétiques, optiques, etc.), conduisent à de difficiles calculs où il faut souvent faire appel à la mécanique quantique et à la mécanique ondulatoire : le chimiste ne peut alors même plus se contenter des connaissances mathématiques d'un élève de Mathématiques Spéciales.

Chimiste industriel, M. GUINEPIED ne doit pas ignorer que le facteur « temps » est important dans l'industrie où de nombreuses dépenses lui sont proportionnelles. Il ne s'agit plus de chercher à accélérer une réaction en ajoutant au petit bonheur des impuretés dont on espère que l'une d'entre elles voudra bien jouer le rôle de catalyseur. Une étude précise de la cinétique chimique amène obligatoirement à résoudre des équations différentielles.

On pourrait multiplier les exemples. Dans la recherche chimique théorique ou industrielle, l'expérimentation et le calcul sont inséparables : sans l'une ou l'autre, le chimiste est un manchot. Une formation mathématique est nécessaire au véritable chimiste, mais il est indéniable qu'il serait bon d'en modifier les méthodes.

M. LAFAY,

Professeur agrégé de Physique au Lycée Saint-Louis.

Le Figaro n'a publié que des extraits sans signification des autres et nombreuses lettres qu'il a reçues à cette occasion. Parmi celles-ci, retenons la réplique documentée de notre collègue WEBER.

Une thèse insoutenable

« Le Figaro » du 22 juin a publié une lettre vraiment étonnante (au sens racinien du mot).

Il s'y manifeste un tel manque d'information sur l'évolution des sciences et un tel manque de réflexion critique qu'on serait tenté de croire que son auteur s'est amusé à mystifier ceux qui devaient lire sa lettre. Quelles que soient ses intentions, qu'il parle sérieusement ou ironiquement, l'audience du « Figaro » est telle qu'il est impossible de ne pas répondre à cette lettre que des lecteurs non avertis pourraient prendre au sérieux. A un moment où la question de la Réforme de l'Enseignement se pose de façon particulièrement aiguë et où on se préoccupe de donner à un beaucoup plus grand nombre d'élèves une formation scientifique, les considérations développées dans cette lettre pourraient exercer une très néfaste influence. Il est donc nécessaire de s'expliquer avec quelques détails et de faire justice d'une grande partie des arguments qui y sont développés. Si l'auteur avait profité davantage de l'enseignement de la Géométrie qu'il a dû recevoir au cours de ses études, il aurait mieux compris la différence radicale qui existe entre une *condition nécessaire* et une *condition suffisante* ; certes les mathématiques ne suffisent pas à l'étude des Sciences physico-chimiques et naturelles, mais elles en constituent un préalable nécessaire.

Pour commencer par ce qui paraîtra le moins évident sans doute, je parlerais d'abord du cas de Pasteur que M. G. cite triomphalement en demandant ce que les Mathématiques ont à voir dans l'œuvre pasteurienne. M. G... ne s'est pas demandé pourquoi, alors que tous les médecins n'avaient rien compris aux maladies contagieuses, c'est un savant qui n'était pas médecin, qui n'était même pas chimiste, mais plutôt physicien, qui en a trouvé le secret. La raison m'en paraît fort simple, c'est que Pasteur avait préparé l'Ecole Normale, section des sciences, dans une classe de Mathématiques Spéciales et que c'est là qu'il avait appris à raisonner. Sa thèse de doctorat établissait un lien entre la structure des cristaux de l'acide tartrique et la déviation du plan de polarisation de la lumière. Il était manifestement impossible à quelqu'un n'ayant pas fait d'études abstraites d'avoir l'idée de s'attaquer à un pareil sujet. Toute l'œuvre pasteurienne a son origine dans cette thèse. Si M. G... s'intéressait à autre chose qu'à la « cuisine » de la science, s'il s'intéressait tant soit peu à l'histoire de la pensée scientifique, il aurait lu le magistral ouvrage de Valléry-Radot sur la vie de Pasteur et il aurait compris.

M. G... confond Mathématiques et Calcul : c'est une confusion fréquente. Les calculs que l'on a à faire en Chimie et Sciences naturelles sont sans doute fort simples, mais les concepts nécessaires à la compréhension de ces sciences ne peuvent se passer d'un minimum de culture mathématique. D'ailleurs, M. G... se trompe en affirmant que le baccalauréat de mathématiques est exigé pour les études scientifiques : des élèves ayant le baccalauréat de Sciences Expérimentales entrent effectivement dans les préparations aux sections de Sciences chimiques et naturelles de l'Ecole Normale. Mais la formation scientifique donnée par le programme de Sciences Expérimentales est insuffisante, même pour comprendre à fond les cours du P.C.B. dont le niveau n'est pourtant pas très élevé.

M. G... nous raconte une histoire naïve sur l'origine de la machine à vapeur : certes cette origine est due à des observations très simples, mais si la Thermodynamique ne s'était pas développée au cours du XIX^e siècle, M. G... s'imaginerait-il qu'on aurait pu aboutir aux machines à vapeur contemporaines, notamment aux puissantes locomotives et aux moteurs Diesel ? Or, la Thermodynamique n'a aucun sens sans une culture mathématique suffisante. Les concepts fondamentaux d'énergie et d'entropie reposent sur la définition des intégrales curvilignes et sur ce théorème sans lequel on ne peut rien comprendre à la Physique : « La condition nécessaire et suffisante pour qu'une intégrale curviligne ne dépende que des positions initiales et finales, est que l'expression sous le signe d'intégration soit une différentielle totale exacte... » Il y a effectivement beaucoup de gens qui prononcent les mots d'énergie et d'entropie sans connaître ce théorème ; mais alors les mots qu'ils prononcent sont vides de sens pour eux.

M. G... nous parle ensuite de la découverte de Gramme. Croit-il vraiment que les dynamos, les moteurs, les réseaux de distribution électrique auraient pu se développer jusqu'au point où nous les voyons maintenant sans la théorie de l'induction électromagnétique ? Et comment comprendre l'induction, si l'on ne sait pas ce que c'est qu'une dérivée ; la force électromotrice d'induction étant proportionnelle à la dérivée du flux par rapport au temps ? Il y a sans doute beaucoup de gens dans l'industrie électrique qui ne savent pas cela, mais ce ne sont alors que des manœuvres.

M. G... trouve fort naturel en tournant le bouton de son poste, d'entendre les émissions radiophoniques. Mais s'il n'y avait pas eu un savant de génie, nommé Maxwell, qui arriva par le calcul à pressentir l'existence d'ondes dont Hertz vérifia ensuite expérimentalement la réalité, il n'y aurait ni radiophonie, ni télévision, ni téléphone sans fil, etc...

J'ose à peine parler de l'Astronomie car, sans doute, M. G... considère-t-il que cette science ne présente aucun intérêt « culinaire ». S'il en est ainsi, il se trompe, car, ainsi que l'a fait remarquer H. Poincaré, c'est l'étude de l'Astronomie qui nous a permis de dégager les principes de la Mécanique. Ce n'est que lorsque le calcul infinitésimal a été créé puis développé, que l'Astronomie et la Mécanique ont pu faire les immenses progrès qu'elles ont réalisés depuis le XVII^e siècle. Si M. G... méprise la Mécanique rationnelle, il admettra sans doute que la théorie de l'élasticité et la résistance des matériaux qui en est une conséquence ont quelque utilité dans le monde contemporain. Et que serait l'aviation sans la Mécanique des Fluides ?

M. G... imagine-t-il que la chronométrie de précision, indispensable notamment pour la navigation, aurait pu se développer sans de très nombreuses théories mathématiques ? Qu'il pense à la multiplicité des sciences à base mathématique qui sont appliquées dans la construction, l'organisation et la direction d'un grand paquebot. Je n'ose pas trop parler de la théorie de la Relativité dont l'importance est considérable, mais dont M. G... trouvera sans doute qu'elle n'intéresse que les esprits spéculatifs détachés du réel. Cependant il n'ignore peut-être pas que l'origine de l'énergie nucléaire est exprimée dans la formule $W = mc^2$ qu'Einstein énonça dès 1905 et qui établit l'équivalence de la matière et de l'énergie. Il a sans doute entendu parler du microscope électronique et de ses applications industrielles. On en rencontre même dans les laboratoires de Chimie et de Biologie. Ignore-t-il que le microscope électronique tire son origine de la thèse de Louis de Broglie (1925-1927), qui était purement mathématique.

Arrivons à la Chimie. Sans doute il y a dans cette science une part de cuisine, mais une cuisine qui ne serait pas dirigée par des idées théoriques à base mathématique n'aboutirait à rien qu'à un amas de faits incohérents (1). Les formules de constitutions, la Stéréochimie, la représentation des corps de la série aromatique par l'hexagone de Kékulé, la prévision des isomères, des dérivés, para, méta, ortho ne fait-elle pas appel à l'habitude des Mathématiques ? De même, la prévision des réactions par la Thermochimie, par la loi d'action de masse, l'explication des valences et des isotopes par la constitution de l'atome. Même en Pharmacologie ces considérations interviennent. En Cristallographie, on fait nécessairement appel à la théorie géométrique des réseaux de Bravet. En Minéralogie, il est nécessaire d'utiliser la théorie ondulatoire de la lumière qui s'appuie sur des considérations mathématiques élevées. En Optique, la théorie des instruments optiques, si indispensable même dans la cuisine chimique, utilise la notion d'homographie, les propriétés des lignes de courbure des surfaces, le principe de Fermat, le théorème de Malus, etc... En Biologie, la Thermodynamique intervient. En Génétique, le calcul combinatoire et le calcul des probabilités sont indispensables à la compréhension des théories. L'idée naïve et primaire que les exécutants n'ont pas besoin de savants est complètement déraisonnable. M. G... est-il d'accord avec le Président du Tribunal Révolutionnaire qui déclarait à Lavoisier que la République n'a pas besoin de savants (2) ?

Je pense que ces exemples sont suffisamment éloquentes et que les lecteurs de cette lettre, si vous voulez bien l'insérer, seront convaincus que la thèse de M. G... est complètement insoutenable.

Cela ne veut pas dire que les programmes scientifiques et les méthodes pédagogiques de l'enseignement secondaire actuel ne doivent pas être modifiés. Bien au contraire, il y a certainement lieu de répartir plus judicieusement les différentes disciplines scientifiques dans les diverses sections. Il y aura lieu aussi certainement d'améliorer la formation des professeurs, mais ceci est une autre histoire.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

M. WEBER,

Ancien élève de l'Enseignement Primaire et Primaire Supérieur.

Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure.

Professeur honoraire de Mathématiques Spéciales au Lycée Condorcet.

(1) Un ingénieur chimiste doit être autre chose qu'un garçon de laboratoire supérieur.

(2) L'authenticité de cette déclaration est controversée. Mais on peut la rapprocher de cette phrase, attribuée par son ministre, Dundas, au roi George III d'Angleterre, alors qu'un pogrom antirévolutionnaire venait de détruire le laboratoire de Priestley à Birmingham (14 juillet 1791) : « I cannot but feel better pleased that Priestley is the sufferer. » — (Note de G. W.).